LE " CAPUT MORTUUM " OU LA FEMME DE L'ALCHIMISTE

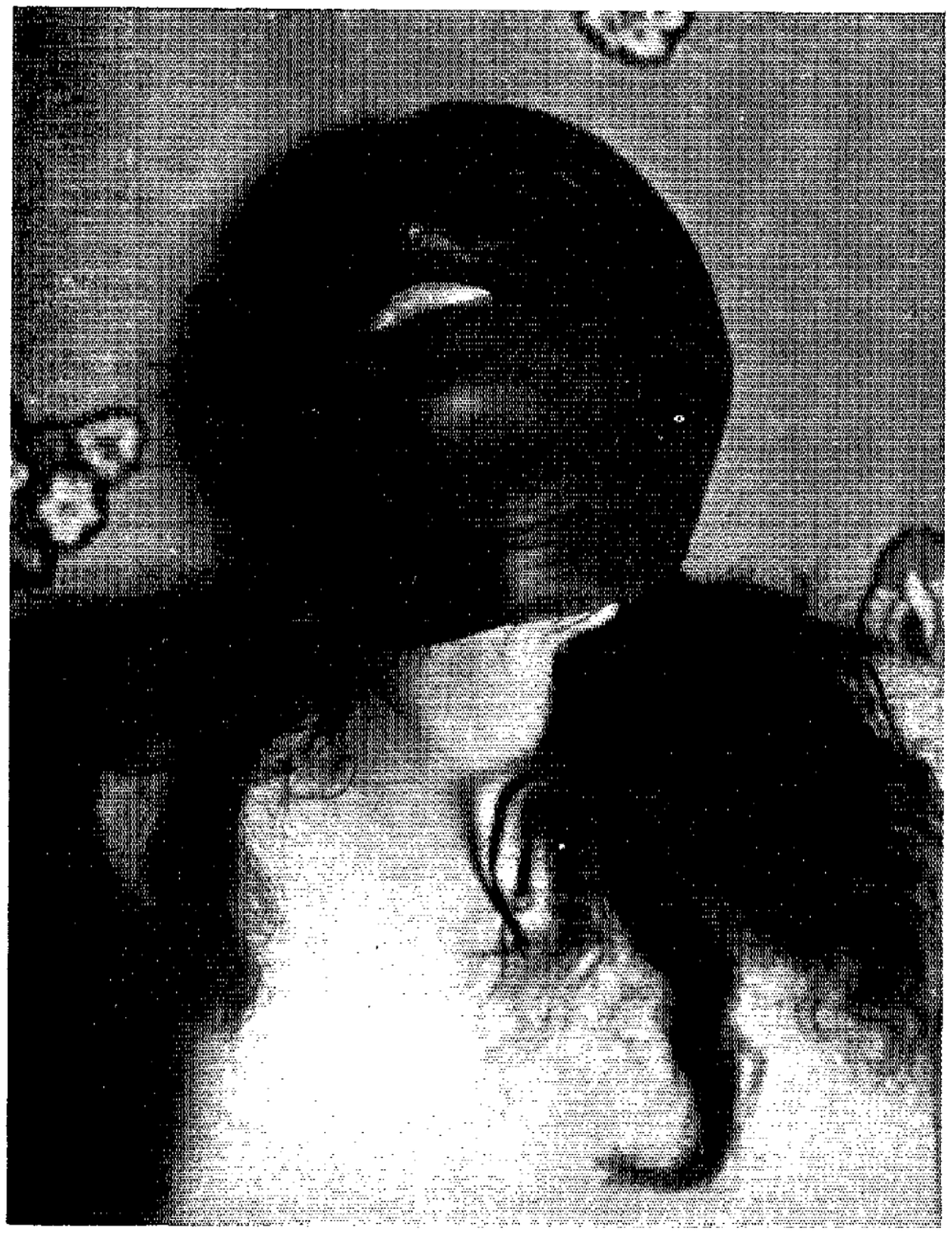

Photo W. B. Seabrook

MASQUE DE CUIR CONÇU PAR W. SEABROOK.

Lorsque, au début de l'été 1930, l'écrivain et voyageur américain W. B. Seabrook, séjournant alors à Toulon (où il travaillait à la relation du voyage qu'il venait d'effectuer en Afrique tropicale, vivant avec les Yafoubas de la Côte d'Ivoire et les Habbés de la région de Bandiagara), m'envoya les photographies ici reproduites, qui représentent une femme porteuse d'un masque de cuir conçu par lui et exécuté sur ses indications à New York, je ne le connaissais que depuis peu.

Je l'avais vu pour la première et alors unique fois le 12 avril, au cours d'un entretien d'à peine plus d'une heure, dans un petit café situé en face de l'hôtel modeste où il avait fixé sa résidence, près du Théâtre de l'Odéon.

M'étant présenté à Seabrook comme le rédacteur d'un compte-rendu de *L'Ile Magique*, son curieux reportage sur les noirs de Haïti, la sorcellerie de ce pays et le culte vaudou (Cf. *Documents*, 1929, n° 6, pp. 334-335), je fus tout de suite séduit par un accueil merveilleusement cordial, et par l'aspect et les manières de cet homme, très attachantes avec leur apparente rudesse, car on sentait qu'il y avait là, avant toute autre chose, un élément vraiment " humain ".

Rapidement, la conversation sauta les bornes des conventions et des banalités. Seabrook et moi aimons les nègres ; nous sommes l'un et l'autre passionnés d'occultisme (moi, en curieux, lui, en pratiquant) ; mais surtout nous sommes tous deux plus que sceptiques en ce qui concerne l'intérêt de la civilisation occidentale moderne, et pleinement convaincus qu'une des seules tâches valables qu'un homme puisse se proposer d'accomplir est l'abolition, par quelque moyen que ce soit (mysticisme, folie, aventure, poésie, érotisme...), de cette insupportable dualité établie, grâce aux soins de notre morale courante, entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit. Il n'en faut pas plus pour que d'emblée nous nous soyons sentis amis et pour que — aujourd'hui que j'ai la perspective de quitter l'Europe d'ici peu et d'en être éloigné durant pas mal de temps — je me rende compte que Seabrook sera l'un des rares hommes qui me manqueront au cours de cette absence et, parmi ceux-là, un de ceux qui me manqueront le plus.

Vers la fin de l'entretien que je mentionne ici, Willie Seabrook, après que je lui eus parlé d'un certain nombre de pratiques mystiques des ascètes thibétains (souvenirs d'un article de Mme Alexandra David-Neel que j'avais lu, sur le conseil de mon ami Marcel Jouhandeau, dans la *Revue de Paris* du 10 avril 1930), Willie Seabrook me rapporta l'histoire suivante, qu'on lui avait racontée à lui-même, lors de son voyage en Arabie :

Dans un monastère de derviches, un jeune ascète se fait particulièrement remarquer par sa piété et ses capacités mystiques. Le vieux moine qui le dirige dans tous ses exercices, constatant ses progrès, le fait venir à lui. Il lui dit approximativement ceci : « Tu t'es avancé très loin dans la voie mystique. Mais pas encore jusqu'à ce terme dernier, frontière qu'il te reste à franchir. Tu es maintenant prêt : si tu le veux, tu peux voir la *face de Dieu.* » Il lui conseille alors d'aller passer la nuit dans une mosquée en ruines située à quelque distance du couvent, de réciter certaines prières, d'effectuer certains rites ; sûrement, il verra la face de Dieu. En proie à un trouble violent, le jeune ascète refuse. Chaque jour le vieux moine le poursuit. Le jeune répond toujours qu'il n'est pas digne, et ne dissimule pas l'horreur sacrée que lui cause l'idée de se trouver face à face avec Dieu. A force d'insister, le vieux finit par vaincre cette résistance, et le jeune moine se rend à la mosquée.

Le lendemain, ne voyant pas paraître son disciple, le vieux moine le cherche et, ayant fini par le découvrir, s'aperçoit qu'il est livide, affreusement défait et ravagé.

A une question du vieillard qui lui demande s'il est bien allé à la mosquée et s'il a bien fait tout ce qui lui avait été prescrit, le disciple répond *oui*. A une autre question, savoir s'il a bien vu la face de Dieu, le disciple répond *oui*. Sur une troisième question, comment est faite la face de Dieu ? le jeune derviche reste sans voix et se met à trembler. Mais, pressé de questions, grelottant de terreur il finit par répondre : qu'il a vu la face de Dieu mais que c'était son propre visage, et qu'ainsi il s'est trouvé, au cours de cette nuit passée dans les débris de la mosquée, *face à face avec Dieu, c'est-à-dire avec lui-même.*

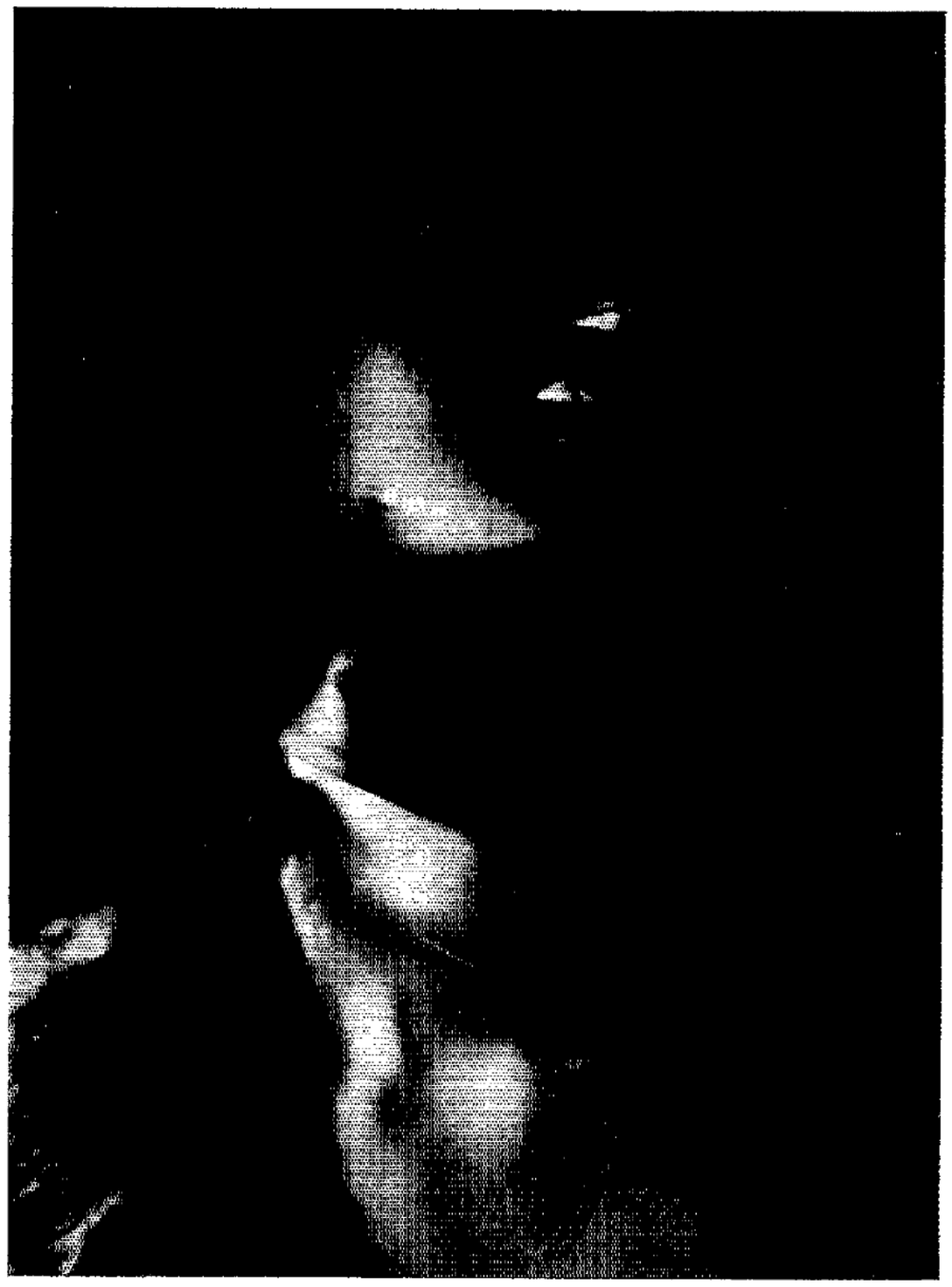

Photo W. B. Seabrook

MASQUE DE CUIR.

Cette histoire — aussi belle que la légende à laquelle Gérard de Nerval fait allusion dans *Aurelia* et dans laquelle un chevalier « combattit toute une nuit dans une forêt contre un inconnu qui était lui-même » — je me la remémorai quand je reçus les photographies de masques de Seabrook et je compris, à la faveur de ce rapprochement, pourquoi l'on peut tirer une jouissance profonde (en même temps érotique et mystique, comme tout ce qui est sous le signe de la complète exaltation) du simple fait de masquer — ou de *nier* — un visage.

S'il est une activité qui doit passer à l'un des premiers plans parmi les innombrables activités humaines, c'est bien celle du *déguisement*. Depuis la plus simple parure, le goût de la toilette, celui des uniformes, jusqu'aux déguisements totémiques et aux tatouages et peintures en passant par les costumes et masques de théâtre, les travestis de carnaval, les oripeaux clownesques, le maquillage des femmes et la cagoule des pénitents, il semble bien que l'homme, à peine a-t-il pris conscience de sa peau, n'ait rien de plus pressé que d'en changer, se précipitant tête baissée dans une excitante

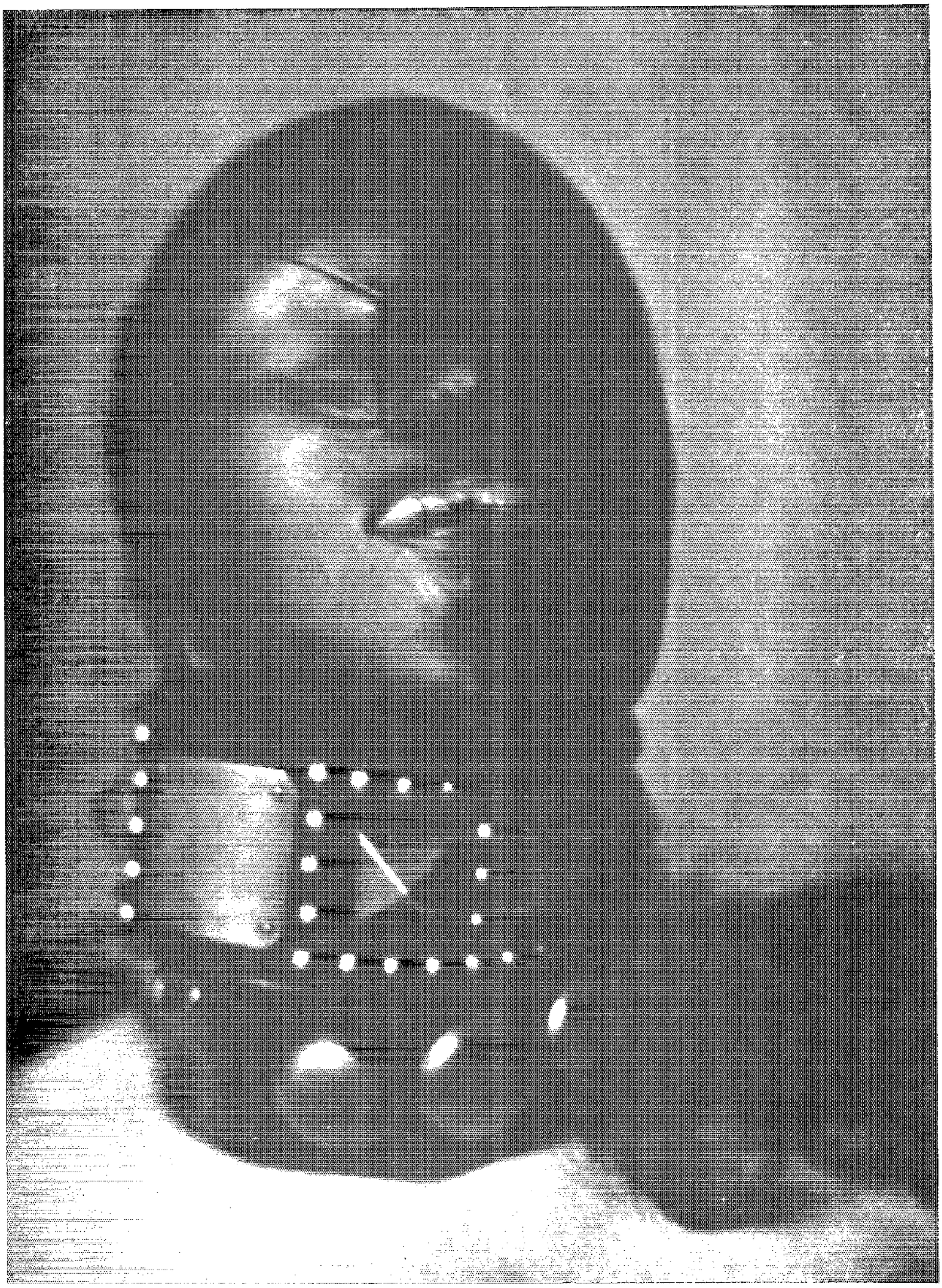

Photo W. B. Seabrook

MASQUE DE CUIR ET COLLIER.

métamorphose, qui lui permet de s'affranchir de ses étroites limites en revêtant une autre peau.

Il n'y a pas si loin de l'attitude du sauvage qui s'identifie à un animal, ou à une autre espèce naturelle, au moyen de son costume totémique, à celle de l'homme pour qui certains détails de la parure d'une femme sont des facteurs puissamment érotiques. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une attirance exercée sur nous sans que nous en ayons conscience par ce qui nous est *étranger*. Tel détail d'une toilette en désordre, tel qu'accessoire intime, jarretière ou vulgaire soulier, nous exaltera par son caractère d'objet manufacturé, d'objet chargé d'une grande valeur sociale, opposé brutalement à la pure nudité et tirant de cette contradiction une profonde étrangeté. On touche ici, d'ailleurs, à la source du fétichisme érotique, très proche du fétichisme religieux et du culte des reliques, parce que s'y manifeste un même mode de pensée magique, tel que la partie y est prise pour le tout, l'accessoire pour la personne, et que la partie y est non seulement égale au tout, mais même plus forte que le tout, comme un schéma est plus fort que l'objet qu'il représente, partie ou schéma étant des sortes de *quintessences*, plus émouvantes et expressives que le tout, parce que plus concentrées, et aussi moins réelles, plus extérieures à nous, plus étrangères, assimilables à des déguisements par lesquels la réalité — et, en raison de cette ambiance, l'homme lui-même — est métamorphosée.

Revenant aux masques qui nous occupent, nous constatons d'abord qu'ils participent de ces espèces de *déguisements*. Grâce à eux, la femme devient méconnaissable, plus schématique, en même temps que l'image de son corps s'impose avec un surcroît d'intensité.

Par eux aussi, telle un fantôme de chair qui se révèle brusquement dans le recoin ténébreux d'une chambre ou sur une route mal définie qui passe au bord d'un puits, la femme est rendue beaucoup plus inquiétante, beaucoup plus mystérieuse et, devenue presque anonyme puisque son visage a été supprimé, elle acquiert une affolante généralité, avec ce dur carcan de cuir ou de métal, géométrie sévère qui la cache en partie.

Il ne s'agit plus d'une personne déterminée, mais d'une femme *en général*, qui peut être aussi bien toute la nature, tout le monde extérieur, que nous sommes ainsi mis à même de dominer. Outre qu'elle souffre sous le cuir, qu'elle est vexée et mortifiée (ce qui doit satisfaire nos désirs de puissance et notre fondamentale cruauté), sa tête — signe de son individualité et de son intelligence — est insultée et niée. Devant elle, le partenaire n'est plus en présence d'une « créature de Dieu » dont la face, hissée au sommet des épaules semble faite pour contempler les astres ou tout autre symbole d'élévation ou de pureté, mais il se trouve en mesure d'user, avec quel plaisir sacrilège ! d'une simple et universelle mécanique érotique. Cette même joie que devait ressentir le jeune derviche de la légende (malgré qu'innocemment — ou bien hypocritement — il en fût effrayé) en supprimant le visage de Dieu pour substituer à celui-ci son propre visage, le partenaire de la femme ainsi masquée doit l'éprouver, joie satanique, parce que d'abord elle est sadique et qu'elle se complique ensuite d'un crime de lèse-divinité.

. . . . . .

L'amour réduit ainsi — très lucidement — à un processus naturel et bestial, du fait que le cerveau, grâce à ce masque, est symboliquement écrasé, la fatalité qui nous oppresse enfin matée (puisque cette femme entre nos mains n'est plus, grâce à cet instrument que la nature elle-même, pétrie de lois aveugles, sans âme ni personnalité, mais, pour une fois, enchaînée totalement à nous, comme cette femme est enchaînée), le regard — cette quintessence de l'expression humaine — pour un temps aveuglé (ce qui confère à la femme en question une signification encore plus infernale et souterraine), la bouche réduite à un rôle animal de blessure (grâce au mince orifice qui la laisse seule visible), le règlement courant de la parure entièrement inversé (ici, le corps est nu et la tête masquée, alors que, d'ordinaire, c'est la tête qui est nue et le corps masqué), autant d'éléments qui font de ces morceaux de cuir (matière dont sont faits les bottes et les fouets) des engins prodigieux, admirablement adéquats à ce qu'est au vrai l'érotisme : un moyen de sortir de soi, de briser les liens que vous imposent la morale, l'intelligence et les coutumes, une manière aussi de conjurer les forces mauvaises et de braver Dieu ou ses succédanés, cerbères du monde, en possédant et contraignant l'univers tout entier, leur propriété, dans une de ses parcelles particulièrement significatives, mais qui n'est plus différenciée.

Posée sur une architecture vivante dont les pieds nus restent plongés dans une fange strictement sensuelle, la tête voilée se perd peu à peu dans des nuages gonflés d'orages métaphysiques. Il n'est plus question maintenant d'une femme douée d'un état-civil quelconque, ni même d'une figure représentant à nos yeux le féminin éternel. De grands alphabets de vapeur passent bien loin au-dessus du sol, dominant de très haut les gratte-ciels de New York (où Seabrook séjourne actuellement) et les bâtisses culs-de-jattes de Paris (où je me trouve moi-même, mon stylo à la main, écrivant cet article pour *Documents*).

Belle comme la vache Hathor, la femme masquée telle un bourreau — ou, telle une reine, décapitée — se dresse; et, se tenant debout droit devant elle avec sa face devenue celle d'un Dieu, le partenaire admire son corps, rendu encore plus magnifique par l'absence de visage, qui la fait à la fois plus véridique et plus insaisissable, et la transforme graduellement en une sorte de *chose en soi* obscure, tentante et mystérieuse, — résidu suprême qu'on peut colorer de la valeur aussi bien la plus idéale que la plus sordidement matérielle, la *chose en soi* — énigmatique et attirante autant qu'un sphinx ou une sirène — grande matrice universelle à laquelle le vieil Hegel, quand il la concevait comme « le produit de la pensée, et précisément de la pensée qui recule jusqu'à l'abstraction pure, du moi vide qui se donne pour objet cette identité vide de lui-même », donnait le sobriquet de *caput mortuum*, terme emprunté aux anciens alchimistes, qui l'appliquaient à cette phase de l'Œuvre où tout semble pourri quand tout est régénéré.

Michel LEIRIS.